



**l'embobiné**

L'ASSOCIATION POUR LA JUBILATION DES  
CINÉPHILES VOUS PROPOSE AU CINÉMARIVAUX  
À MÂCON :

Jeudi 21 octobre 2021 18h30

Dimanche 24 octobre 2021 11h00

Lundi 25 octobre 2021 19h00

## Février

De Kamen Kalev

Avec Lachezar Nikolayev Dimitrov, Kolyo Ivanov Dobrev...

Bulgarie – 30/06/2021 – V.O.S.T. - 2h05

*FÉVRIER* est un film d'une beauté plastique saisissante qui fait jaillir l'émotion de l'évocation plus que de la narration. Loin de se complaire dans la séduction et à rebours des soumissions contemporaines à une certaine « efficacité », le film de Kamen Kalev impose son rythme et propose une expérience sensorielle de cinéma, qui s'éprouve physiquement.

L'une des forces du film est de parvenir à offrir une œuvre picturale riche qui ne s'abîme pas dans un esthétisme vain mais relève d'une réflexion universelle sur l'existence. Construit en trois parties, allant de l'enfance à la vieillesse mais aussi de la fixité du plan à l'ébauche du mouvement, le film travaille la matière même du cinéma avec une rigueur et une virtuosité remarquables.

Ainsi, dans une première partie comme faite de tableaux que l'on aurait envie de nommer (Le Garçon à la gourde, Le Berger endormi, Le Repas...) - tableaux habités d'un travail du son remarquable et rare -, le cinéaste ne semble pas seulement filmer l'histoire de ce petit garçon, ni de filmer encore l'enfance mais réussit à filmer le souvenir - voire l'idée même du souvenir - en maintenant sa caméra à une distance et une hauteur qui laissent place à la résurgence d'un monde et d'un temps déjà disparus au moment où ils apparaissent magnifiquement sous nos yeux.

Le récit n'en demeure pas moins là - subtil, fort - et on suit encore son personnage, incarné très charnellement, au plus près, dans les deux autres parties du film ou étapes choisies d'une vie.

Il s'y déploie avec une économie de mots et une circulation à travers le temps, figurant le fil d'une existence enracinée dans les lieux, marquée par les rituels et les rites, tout en appelant à une forme de transcendance terrienne plus intérieure que métaphysique.

Si l'on pense parfois au travail d'autres cinéastes comme Béla Tarr, Claire Denis, Bruno Dumont et bien d'autres, le film ne sombre jamais dans la citation ou la référence. On est loin de toute affectation mais bien dans un geste cinématographique d'une grande force, nourri, affirmé, audacieux et courageux. Du grand cinéma !

**Jessé Miceli** Cinéaste ACID association du cinéma indépendant pour sa diffusion

Les trois âges

À quoi bon rêver, quand le monde se suffit à lui-même ?

Dans *Février*, à travers le récit de trois âges d'un personnage, Kamen Kalev propose une méditation poétique sur ce qui, dans une destinée d'homme, est permanent. En salles le 30 juin.

Au cœur de *Février*, le nouveau long-métrage du cinéaste bulgare Kamen Kalev, il existe une saison invincible. En chroniquant trois périodes – l'enfance, le service militaire et la vieillesse – de la vie modeste et solitaire d'un même homme, Petar, Kamen Kalev fait le récit de la permanence d'une destinée, écoulee sans heurts et comme dissimulée au regard dévorant du monde. Le temps, matière fluctuante et insaisissable du récit, y circule autour d'un Petar impassible et serein, dont les racines, solidement ancrées dans la terre, exorcisent toutes les vicissitudes de l'humanité moderne. Sans recherche du néant ou de l'absolu et sans révolte contre le destin, sans nostalgie pour ce qui a été et sans angoisse pour ce qui sera, Petar demeure.

Enfant, en observant de ses yeux curieux son grand-père, berger taiseux et solitaire, Petar se tient face à une projection de lui-même, et des deux générations qui se regardent, on ne sait plus très bien laquelle engendre l'autre, laquelle est le miroir de l'autre. Quand s'ouvre la troisième partie, on comprend que l'apparence vieillie de Petar n'est pas un mimétisme symbolique, mais qu'elle ouvre au contraire une fenêtre sur une réalité commune. Autrement dit, j'endure comme tu as enduré.

Avant, le temps d'une scène de noces, le film a esquissé la possible jonction de son personnage avec la ronde énergique du monde. Mais l'immobile Petar ne se départira jamais de son léger sourire, si léger qu'il semble toujours sur le point de s'évanouir. C'est que l'échelle temporelle du personnage est celle du paysage, et toute autre expérience sensible semble lui parvenir avec un imperceptible délai, proche en cela de la lumière émise par ces étoiles en réalité d'ores et déjà éteintes depuis des siècles. La longueur des plans comme l'étirement des séquences permettent alors au cinéaste de troubler suffisamment la perception pour créer ces courts instants de désynchronisation.

Au cours de son service militaire dans la Marine nationale, le jeune homme se porte volontaire pour rejoindre un poste isolé du continent. L'île aux goélands sur laquelle il est cantonné cristallise ainsi le retrait, ou plutôt la permanente distanciation de Petar vis-à-vis des événements de sa propre vie.

« À quoi rêves-tu ? » lui demande son capitaine. La réponse pourtant sincère de Petar – « à rien » – laisse l'officier insatisfait. Comme lui, on voudrait creuser dans les entrailles du personnage, saisir davantage cette conscience qui semble s'enrouler avec tant de gravité et de légèreté mêlées autour d'une existence triste et sans aucun avantage. Ce qui fonde pourtant la beauté véritable du personnage de Petar, ce n'est pas son intériorité, qui nous sera toujours refusée, ce n'est pas l'expérience discontinue de ces trois âges, mais bien le passage de l'un à l'autre, le gouffre qui les sépare, l'obscurité et le mystère de la collure qui les unit, et toujours ce corps solidement érigé, comme un totem immortel sur la terre des êtres éphémères. À quoi bon rêver, quand le monde se suffit à lui-même ?